

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 56 (1918)  
**Heft:** 1

**Artikel:** O bi rêvo  
**Autor:** X.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-213622>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),

Imprimerie Ami FATIO &amp; Cie, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

"PUBLICITAS"

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ; six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Sommaire du Numéro du 5 janvier 1918 :** — Feu le Nouvel-An. — On bî rêvo, (X.). — Feuillet : Veillées de chasseurs (V. F.). — Un livre de raison jurassien (Marc Henrioud). — Boutades.

**NOTA.** — Nous publierons samedi prochain, de notre collaborateur patois, *Marc à Louis*, un fort amusant article, intitulé : IENA DE BOUNAN.

## FEU LE NOUVEL-AN

Eh bien, il est passé, le Nouvel-An. Paix à ses cendres. Et paix aussi à celles de l'année 1917, qui nous a valu tant de déboires. Oh ! mais à quoi bon récriminer. Il faut se résigner. Il n'y a rien de mieux à faire. Du reste, quand nous murmurons, on nous répond : « De quoi vous plaignez-vous ? Il y en a de bien plus malheureux que vous ! » C'est de la sagesse en lingots. Soit ! Mais ça ne résout point la question et il n'en demeure pas moins que la guerre nous met dans de fichus draps et que sans vouloir de mal à son prochain, il est permis d'espérer que ceux qui, pour des raisons qu'on aura grand peine à nous donner pour bonnes, ont déclenché le conflit mondial, expieront durement leur méfait.

Chose curieuse, en dépit de la dureté des temps, au dire de plusieurs négociants, de toute sorte, les affaires n'ont pas trop mal marché, à l'occasion des fêtes de l'An. La tradition et l'habitude ont la vie dure ; elles résistent à tout. A ce propos, un journal français rappelle l'origine de diverses coutumes intéressantes. C'est une façon comme une autre de prendre congé du Nouvel-An. Aussi bien ne peut-on le quitter « à l'anglaise ».

La « manie » des étrennes, ce sont les propres termes du chroniqueur français Ernest Laut, est vieille comme le monde. Tout au moins remonte-t-elle aux premiers siècles de l'histoire de Rome.

Il est vrai qu'en ce temps-là les cadeaux n'étaient pas ruinés et se donnaient uniquement au souverain.

Ils consistaient, en effet, en bouquets de verveine cueillis dans certains bois sacrés et que l'on envoyait au roi en signe de bon augure pour la nouvelle année.

Puis, au fur et à mesure que se développait la civilisation et que le luxe remplaçait l'heureuse simplicité des premiers âges, les Romains se montrèrent plus magnifiques en leurs présents.

Le christianisme, proscrivant tous les usages de Rome, voulut interdire les fêtes des calendes de janvier, il prononça en vain, l'anathème contre ceux qui continuaient à les célébrer, déclara « diaboliques » les cadeaux qu'on échangeait à cette occasion... Rien n'y fit : les étrennes résistèrent à l'excommunication.

On n'eut d'autre ressource que de substituer des fêtes chrétiennes aux réjouissances païennes.

L'usage des étrennes ne fit que se répandre de plus en plus. Sous Louis XIV, c'était à la

Cour une habitude générale. Ce fut pis encore sous Louis XV, époque prodigue entre toutes.

Déjà, en ce temps-là, on ne se contentait pas d'échanger des petits cadeaux entre amis et gens de même condition, on donnait des étrennes à tous les officieux qui venaient tendre la main.

A Paris, quand fut créée la « petite poste », les facteurs sollicitaient de leurs clients habituels des étrennes, en leur offrant un petit calendrier avec les vers que voici :

Recevez ce petit présent,  
C'est l'étrenne du sentiment.  
Comptez toujours sur un facteur  
Pour vous plein de zèle et d'ardeur,  
Et n'oubliez pas le commis  
De la p'tit poste de Paris.

### Comment résister ?

Cependant, à l'aurore de la Révolution, la mode des étrennes eut à subir un rude assaut.

La Constituante, sur la proposition de Lebrun, qui s'était élevé contre les « désordres qui se renouvellement au premier janvier dans diverses administrations, à l'occasion des étrennes », élabora un projet de loi contre les employés qui en demandaient.

En 1791, un autre édit, de la Convention, cette fois, supprimait les étrennes. Autant en emporta le vent. La Révolution, qui avait eu raison de toutes les pratiques de l'ancien régime, ne put vaincre celle-là.

Depuis lors, l'usage des étrennes s'est généralisé ; il a résisté à tous les cataclysmes, s'est perpétué à travers les circonstances les plus tragiques.

En 1709, pendant le grand hiver, alors que le combustible manquait, comme à présent, les Parisiens s'étaient offerts, en guise d'étrennes, de petits fagots.

En 1871, pendant le siège, alors que les Prussiens jetaient les premières bombes sur la cité investie, les Parisiens s'envoyaient des étrennes utiles : des petits pains blancs, des pigeons, des volailles, des œufs (ils ne coûtaient pas moins de 2 fr. 50 la pièce).

En Amérique aussi, le jour de l'an est jour de saturnales. Malgré le froid terrible qui sévit généralement à New-York à cette époque, les rues regorgent de promeneurs.

Il est d'usage d'agiter des cloches pareilles à celles que les vaches suisses portent au cou. Tout le monde a sa cloche.

Les gens gais sont munis également d'instruments bizarres. Ce sont de petits bâtons au bout desquels sont fixées quelques plumes : on les appelle des *ticklers*, des chatouilleurs. Et si l'on ne vous trouve pas assez gai, on vous en chatouille, en effet, le visage au passage.

Nous retrouvons ces manifestations bruyantes du jour de l'an, chez les peuples de l'Extrême-Orient.

Le renouvellement de l'année chez les Chinois et les peuples de l'Indo-Chine, est également une fête de plein air. A Hué, on promène un monstre de carton, un dragon pareil à la Tarasque de Tarascon ou au *Doudou* que, de

temps immémorial, les habitants de Mons, en Belgique, font déambuler dans leurs rues. Tout le populaire de Hué suit le dragon. Et la promenade va finir sur les remparts, où le monstre sert d'aliment à un gigantesque feu de joie.

Il y a aussi de petites superstitions relatives au jour de l'an.

D'abord, le matin du 1<sup>er</sup> janvier, ne manquez pas, en descendant de votre lit, de vous lever du pied droit... C'est du bonheur assuré pour toute l'année.

Remarquez bien, le jour de l'an, les voitures que vous rencontrerez et la couleur de leurs lanternes.

Si le premier véhicule que vous rencontrez est une voiture — ou une automobile — de maître, c'est signe de richesse et de réussite ; si c'est un fiacre, cela signifie : médiocrité ; un chariot : travail ; une simple charrette : misère ! La lanterne verte indique la malchance ; la lanterne rouge le succès. Si le numéro du fiacre est impair, c'est un présage heureux.

On le voit, les traditions de toutes sortes qui se rattachent au jour de l'an ont la vie dure ; rien ne leur peut. Et comme disait le chroniqueur français que nous avons cité : « Les habitudes et les traditions dont chacun se plaint sont généralement celles qui se perpétuent et demeurent vivaces, en dépit des récriminations ».

**La Jeannette.** — Deux paysannes sortent d'un magasin où de grandes affiches annoncent une vente au rabais.

L'une d'elles fait :

— Eh bien, ce sont des voleurs ! Me vendre cette jaquette avec 25 % de rabais, ils ont donc volé la marchandise !

L'autre réplique :

— Caise-té, Jeannette, tu n'y es pas du tout. C'est beaucoup plus vite fait que de voler. Ecoute-voir... Tu as ton prix marqué sur la marchandise, tu l'augmentes de 25 % et ensuite quand tu le vends tu diminues à l'acheteur le 25 %, comprends-tu ? Les gens sont si bêtes qui ne voient pas ça...

— Eh ! bien, figure-toi que je n'aurai pas ça pensé, quand même ! C'est sûr ; c'est tout simple !

## ON BI RÊVO

**Q**UAND l'est qu'on est bin eindroumâi et qu'on pioncè bin adrâi, se la carcasse ne budzè diéro, lo socliet ne botsè portant pas, kâ bin lo contréro, l'est adon que coumeincè à s'einmodâ dé sorta, et quand ne pao pas débitâ à mézoura, cein coumeincè pè gor-gossi petit z'a petit, et après, vaitsé lè ranquemellâiès et lè ronclâiès, que ma fâi gâ po cllião que sont découtè se ne soniquont pas onco, kâ n'ia pas moian dè vouâité ein dedein se vo z'êtes einsordellâ pè n'espèce dè trombone que vo dégrussè lè notès.

Eh bin, la carcasse, c'est tot coumeint on mécanique ; faut oquè po la férè allâ, et se son socliet s'arrêtâvè pi dix minutes, le sarâi cou-

meint la pompa d'on poâi qu'est dégrenâie, et n'iarai pas mofan dè la démontâ et ni dè vouedi dè l'edbie dein lo borné po la remettre ein état; ne saréi pequa bouna què po lo pâys dâi derbons, kâ l'est assebin lo soclio que fâ, qu'on pâo peinsâ, repeinsa, combinâ, enfin quiet! que no fâ vivrâ, et se lo soclio manquâvè, lè z'idées, la cabosse, la bétanie, tot cein prevolerâi frou coumeint on revolin dè bise, et tot sarâi de : sarâi la moo.

Faut don, tandi lo né et tandi qu'on doo, que tot cein sâi mantenu, et l'est porquiè lo soclio va adé; mâ quand on s'indoo, c'est coumeint s'en verivâ folliet, kâ on ne repeinsè pequa a cein qu'on ruminâve, et vouaique que no seimbiâ qu'on est reveilli et qu'on sè trâove la maiti daio temps on ne sâ iô, et que sè passé dâi z'affrês jô lo diablio ne vai gotta.

C'est lo rôvo.

Ora, qu'ein est-te dè cliaò rôvo?

Lé z'ons crayont que cein vâo arrevâ, et dâi z'autro diont que n'ia pas on mot de veré. Portant, dâi iadzo que y'a, et suivant cein qu'on révô, on pâo s'on est asse malin qué Caboton, ein teri on bon parti.

Caboton étaï on coo qu'amavâ gailla lo tabâ. Ne niccliavâ pas; ma chiquâve tant mé et tourdzivâ tant que l'avâi de quiet fourra dein son chetse-moqua; mâ lo diablio c'est que manquâve soveint de braza po atsetâ on paquet.

On dzo que l'étaï z'u per tsi lo syndiquo, lo syndiquo lâi fâ :

— Eh bin, Caboton, que dis-tou dè bon ?

— Ye dio, repond lo gaillâ, qui yé révâ sta né passâ que vo me bailliva on paquiet dè tabâ et la syndiquo on paquet dè cigarrès po la de-meindze, et cein m'a fô tot dzoiaô.

— Ah ! te crâi don ãi rôvo ? T'es onco on rudo dadou. Ne sâtu pas que lè rôvo c'est to lo contré de cein qu'affrêvè ?

— Ah ! c'est tot lo contréro ! Adon lè vo que m'voliâi bailli lè cigarrès et la syndiquo lo paquiet dè tabâ ? Y'amo atant.

Et lo malin dè cè tsanero dè Caboton fe que l'peut cein que desirâvont.

X.

**Au seuil de l'éternité.** — Le père "", un mendiant bien connu, était en tournée en pays catholique. Il tombe dans la rue, frappé de congestion. On le relève et on le transporte à l'hôpital, où il est très entouré. Mais comme son état empirait, la sœur qui le veillait à son chevet et qui attendait son dernier moment, avait placé sur le lit un crucifix en argent.

Le moribond, en sentant la pesanteur de l'objet, ouvre les yeux et dit à la sœur :

— Est-il en argent massif ?

P.

*Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS*

## Veillées de chasseurs

### III

S'estimant amplement renseignés, les chasseurs reprirent leur route, quand, au bout de quelques instants, le capitaine Oscar commanda *halte!* d'une voix qui souleva un nuage de sable en avant de la colonne. Tout le monde s'arrêta comme un seul homme.

— Je voudrais savoir, dit alors Oscar, où nous mène le Penn-Zef, en qui je n'ai pas plus de confiance qu'il ne faut. Nous avançons contre toutes les règles de la « stratégique » sans avoir envoyé d'éclaireurs sur nos flancs, de telle sorte que du haut des collines, à droite ou à gauche, nous pourrions être attaqués avant d'avoir épaulé nos carabiniers. Sortons de cette gorge et grimpons sur ce mamelon devant nous.

Penn-Zef, à qui fut traduite la pensée du capitaine, déclara qu'il n'y avait *macache* danger dans la gorge, mais qu'il conduirait volontiers la colonne sur le mamelon si elle y tenait *besef*. Et alors toute la petite troupe de se diriger vers

le point en question. Cette éminence dominait un plateau où d'autres élévations sablonneuses ondulaient à perte de vue comme les flots de la mer. Après deux ou trois heures de marche qui firent croire aux chasseurs qu'ils cheminaient sur place, tant les dunes de sable se ressemblaient, Penn-Zef fit entendre une sorte de sifflement et se jeta à plat ventre en faisant signe à la Bande noire de l'imiter.

On était arrivé, d'après lui, à un poste éminemment propre pour l'affût. Il n'y avait qu'à ne plus bouger et à attendre les événements. Cependant six heures, six mortelles heures d'inaction se passèrent sans qu'on eût vu se lever seulement la queue d'un chacal. La Bande noire commençait à la trouver mauvaise, *besef* mauvaise. A l'horizon, le disque orange du soleil tombait rapidement dans l'océan de sable; bientôt la nuit serait là; allait-on la passer à la belle étoile ? Penn Zef s'enroula dans son manteau blanc et se mit à ronfler. Force fut à la Bande noire d'essayer d'en faire autant, ce qui ne lui réussit qu'à moitié, la couche manquant de confortable, et les bouteilles emportées dans les sacs étant plutôt rares.

L'aube vint et toujours pas de gibier. On passa encore la matinée dans une vaine attente.

— Nom d'un pot de colle ! s'écria Pache, en s'adressant à Penn-Zef, je te fiche une charge de grenade dans le derrière, sauf le respect que je te dois, si d'ici à cinq minutes tu ne nous a pas fait tirer une hyène, un chat sauvage, un rat, un lézard, n'importe quoi ! A moins de manquer leur train, puis leur navire, ces messieurs doivent ficher le camp dans deux heures.

Penn-Zef poussa un espèce de cri d'oiseau et, se faisant un abat-jour de la main, montra à trois cent vingt-cinq mètres un point noir qui semblait bouger.

— Est-ce un lion ? demanda le Véridique. Si c'en est un, laissez-moi l'honneur de le combattre seul à seul.

— Macache lion, répondit Penn-Zef; panthère *besef*, *besef*.

La Bande noire comprit qu'elle se trouvait en présence d'un groupe nombreux de panthères, ce qui est un fait excessivement rare, attendu que ces carnassiers n'ont guère l'habitude de se promener en jouant à la grande bande.

Penn-Zef exposa encore que, d'après lui, chacun des chasseurs pourrait vraisemblablement avoir sa panthère.

Ce fut Marius qui eut la gloire de tirer le premier, non sans une petite pointe d'émotion assez compréhensible. Le léger nuage de fumée dissipé, on vit que la bête sur laquelle il avait lâché son coup avait disparu et qu'une autre se montrait un peu à gauche. Puis ce fut le tour du Scaphandrier des Marais, puis des Lutteurs champions, du Véridique, de Pache, et, à chaque nouveau coup, on voyait s'éclipser un point mouvant et en surgir un autre tout à côté. La Bande noire tirait ainsi aussi commodément que les sociétaires des Armes de guerre, le dimanche matin, sur les cibles de la Pontaise.

— Quel diable de true est-ce là ? murmura Oscar, dont le tour vint le dernier. Il épaula, vise et fit feu. Et de nouveau à trois cent vingt-cinq mètres, le même jeu de se répéter... « Ah ! sacré b... de c... de Penn-Zef ! rugit-il, tu nous montes un vaste bateau !

— Macache bateau, Sidi Oscar.

— Parfaitement, un sale bateau, comme la sale frimousse... Avant de tirer j'avais retiré la balle de ma cartouche et la panthère est quand même tombée. Explique-nous la farce, avant qu'on te fasse passer l'envie de renouveler semblable plaisanterie, fumiste de Penn-Zef... A genoux, misérable, fais ta prière !

La Bande noire entoure le misérable et fait le simulacre de le fusiller.

Alors, tout tremblant, Penn-Zef se découvre et dans un français correct, avec un accent bien connu, prononce ces paroles mémorables :

— Compatriotes, vous n'assassinerez pas un des vôtres perdu sur la terre étrangère, je suis de Lausanne et m'appelle Pénévrey. Mon métier — qui me vaut souvent de cruelles avanies, comme en ce moment — mon métier est de fournir de grand gibier les nemrods d'Europe qui tiennent absolument à canarder les fauves. Malheureusement, les fauves en ce pays-ci, ça n'existe plus. Force m'est donc de m'arranger en conséquence. J'ai fait monter deux panthères empailées sur des espèces de pivots, et deux Arabes, mes domestiques, font la manœuvre que vous avez pu voir, chaque fois que j'amène des étrangers par ici. Leur grand souci est de faire disparaître le prétexte gibier juste au moment où le coup part, afin que les balles ne l'endommagent pas, et je dois avouer qu'ils sont fort habiles à ce jeu-là, ce sont de merveilleux cibars. A côté de cette installation se trouve une provision de peaux de panthères pour les amateurs qui désirent rapporter un petit souvenir de l'Atlas: ça fait toujours plaisir aux dames... Maintenant chers compatriotes, je vous ai tout avoué, tuez-moi si vous voulez.

Mais Pénévrey avait conté son histoire si gentiment qu'aucun des membres de la Bande noire n'aurait eu le courage de commettre ce forfait, et comme le temps pressait, ils envoyèrent leur impayable compatriote leur chercher une peau de panthère pour chacun d'eux. Pénévrey, accompagné de deux fils du désert, revint bientôt avec une cargaison de fourrures.

Et voilà comment, quelques jours plus tard, les femmes des chasseurs furent gratifiées chacune d'une peau de panthère.

— Mais, fit l'une d'elle à son mari, tu me dis que c'est la robe de la bête que tu as abattue dans l'Atlas au prix de mille dangers, et je vois qu'elle porte à la queue la marque, « *Au Léopard*, Galeries du Commerce, Lausanne ».

— Il y aura eu une confusion dans les envois, je vais mettre la chose au clair, ma chérie.

Le chasseur prend ses jambes à son cou, vole chez le pelletier et lui demande s'il aurait au nombre de ses clients un nommé Penn-Zef.

— Penn-Zef, répond le marchand, sans doute, c'est même l'homme avec qui je fais le plus d'affaires. Penn-Zef d'Aïn-Sefra, parbleu ! Il m'achète toutes les peaux de panthères que je reçois d'Abyssinie, ce qui m'a toujours paru un peu drôle, entre nous.

Ainsi ce brave Pénévrey, tout malin qu'il était, n'avait oublié qu'un point: effacer la marque du marchand.

La Bande noire jura de ne plus retourner dans l'Atlas.

V. F.

**Qui l'eût cru ?** — Une jeune fille se présente chez une dame qui demande une cuisinière.

— Où avez-vous servi en dernier lieu ? questionne celle-ci.

— Chez un aveugle, madame.

— Et pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Parce qu'il était trop regardant.

### UN LIVRE DE RAISON JURASSIEN<sup>1</sup>

#### II

Voici la suite du *Livre de raison* de la famille Martignier, à Vaulion.

Ce qu'estant fait, S. S. B. (Sa Seigneurie bailliale) nommée Jacob Stettler, a fait une égance répartition des graines, ordonnant à chaque personne demy quarteron par semaine pour leur entretien jusques à la moisson ; ce qu'ils pouvaient avoir de plus, on les obligeoit à le vendre à ceux qui n'en avaient pas et pour l'avoir lon leur fesoit des billets qui ordonnaient de le livrer. Et, à Vaulion, il s'en est encore trouvé environ douze sacs après l'égance faite, dont S. S. B. se réservait d'envoyer acheter à des personnes des autres villages où il n'y en avait pas, et deffense a été faite dans

<sup>1</sup> Une erreur typographique a été commise dans le titre du premier article; on a imprimé : Livre de Maisons, pour « Livre de Raison ». Nos lecteurs auront d'eux-mêmes fait la correction.